

JACQUES LE GOFF

Pour un autre
Moyen Âge



tel gallimard

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 1977*

Extrait de la publication

PRÉFACE

Les articles rassemblés ici me paraissent avoir une unité qui n'est peut-être qu'une illusion rétrospective.

Cette unité vient d'abord de l'époque que j'ai choisie, il y a un quart de siècle, comme domaine de réflexion et d'investigation sans y apercevoir clairement les motivations qui me poussaient alors vers elle. Aujourd'hui, je dirai que le Moyen Age m'a attiré pour deux raisons. D'abord pour des considérations de métier. J'étais décidé à devenir historien de profession. La pratique de la plupart des sciences est, sans conteste, affaire de professionnels, de spécialistes. La science historique n'est pas aussi exclusive. Bien qu'il s'agisse, je crois, d'un débat majeur pour notre temps où les *media* mettent à la portée de presque n'importe qui la possibilité de dire ou d'écrire l'histoire en images ou en mots, je n'aborderai pas ici la question de la qualité de la production historique. Je ne réclame aucun monopole pour les historiens scientifiques. Les dilettantes et les vulgarisateurs de l'histoire ont leur agrément et leur utilité; et leur succès témoigne pour le besoin qu'éprouvent les hommes d'aujourd'hui de participer à une mémoire collective. Je souhaite que l'histoire, tout en devenant plus scientifique, puisse demeurer un art. Nourrir la mémoire des hommes demande autant de goût, de style, de passion que de rigueur et de méthode.

L'histoire se fait avec des documents et des idées, des sources et de l'imagination. Or l'historien de l'Antiquité (je me trompais, bien sûr — au moins par exagération) me semblait condamné à une alternative décourageante : ou bien s'en tenir au maigre butin du legs d'un passé mal armé pour se perpétuer et donc s'abandonner aux séductions castratrices de la pure érudition, ou bien se livrer aux charmes de la recons-

titution hasardeuse. L'histoire des époques récentes (ici encore mes vues étaient outrées, sinon fausses) m'inquiétait pour des raisons inverses. Ou bien l'historien était accablé par le fardeau d'une documentation qui l'assujettissait à une histoire statistique et quantitative elle aussi réductrice (car s'il est nécessaire de compter ce qui peut l'être dans la documentation historique, il faut faire l'histoire avec tout ce qui échappe au nombre et qui est souvent l'essentiel). Ou bien il renonçait aux vues d'ensemble. Ici une histoire partielle, là une histoire lacunaire. Entre les deux ce Moyen Age en qui les humanistes avaient vu, plutôt qu'une transition et un passage, un intermède médiocre, un entracte de la grande histoire, un creux de la vague du temps, ce Moyen Age m'était apparu comme le domaine électif d'une alliance nécessaire de l'érudition (l'histoire scientifique n'était-elle pas née, entre le milieu du xvii^e et le milieu du xix^e siècle de l'étude des chartes et des écritures médiévales?) et d'une imagination appuyée sur des bases qui légitimaient son essor sans lui couper les ailes. Le modèle de l'historien n'était-il pas pour moi (comme il l'est toujours) Michelet — homme d'imagination, de résurrection, comme il est devenu banal de le dire, mais aussi, comme on l'oublie, homme d'archives qui ressuscite non des fantômes ou des fantasmes mais des êtres réels enterrés dans les documents comme les pensées vraies pétrifiées dans la cathédrale? Un Michelet historien qui, bien qu'il ait cru, après coup, ne respirer qu'avec l'éclosion de la Réforme et de la Renaissance, n'est jamais mieux en sympathie avec le passé qu'au Moyen Age.

Michelet, au demeurant, historien conscient d'être le produit de son temps, solidaire d'une société en lutte aussi bien contre les injustices et les ombres de l'obscurantisme et de la réaction que contre les illusions du progrès. Un historien combattant dans son œuvre et son enseignement, angoissé peut-être, comme l'a dit Roland Barthes¹, d'être le chantre d'une parole impossible, celle du peuple, mais qui a su ne pas chercher à échapper à cette angoisse en confondant la parole de l'historien et celle du peuple dans ses luttes historiques — confusion dont on sait qu'elle a toutes les chances de mener au pire asservissement de l'histoire et du peuple à qui on prétend donner la parole.

1. R. Barthes, *Michelet par lui-même*, Paris, 1954, p. 161. « Il a peut-être été le premier des auteurs de la modernité à ne pouvoir que chanter une impossible parole. » R. Barthes fait allusion à l'aveu de Michelet : « Je suis né peuple, j'avais le peuple dans le cœur... Mais sa langue, sa langue, elle m'était inaccessible. Je n'ai pu le faire parler... »

Bientôt une motivation plus profonde m'attachait au Moyen Age sans me dissuader de regarder en deçà et au-delà. J'appartiens à une génération d'historiens marqués par la problématique de la *longue durée*. Celle-ci sort de la triple influence d'un marxisme à la fois ressourcé et modernisé, de Fernand Braudel² et de l'ethnologie. De toutes les sciences dites maladroitement humaines (et pourquoi pas tout simplement sociales?) l'ethnologie est celle avec qui l'histoire a noué (malgré des malentendus et certains refus de part et d'autre) le dialogue le plus aisé et le plus fécond. Pour ma génération, Marcel Mauss est tardivement le ferment que Durkheim, il y a cinquante ans, a pu être — tardivement aussi — pour les meilleurs historiens d'entre les deux guerres³. J'ai essayé de dire dans un texte qui n'est qu'un premier jalon sur le chemin d'une réflexion et d'une pratique que je voudrais approfondir et préciser les rapports qu'histoire et ethnologie ont entretenus dans le passé et renouent aujourd'hui⁴. Si je suis les savants et les chercheurs qui, au terme d'ethnologie trop lié au domaine et à l'époque du colonialisme européen, préfèrent celui d'anthropologie susceptible de s'appliquer aux hommes de toutes les cultures et si, par conséquent, je parlerais plus volontiers d'anthropologie historique que d'ethnohistoire, je remarque toutefois que si les historiens — certains historiens — ont été séduits par l'ethnologie parce qu'elle mettait en avant la notion de différence, dans le même temps les ethnologues s'orientent vers une conception unifiée des sociétés humaines, voire vers le concept d'homme que l'histoire, aujourd'hui comme hier, ignore. Ce chassé-croisé est intéressant et inquiétant à la fois. Si l'historien, tenté par l'anthropologie historique, c'est-à-dire par une histoire autre que celle des couches dirigeantes blanches et plus lente et profonde que celle des événements, devait être amené par

2. F. Braudel, « Histoire et Sciences Sociales : la longue durée », in *Annales E.S.C.*, 1958, p. 725-753 repris dans *Écrits sur l'histoire*, Paris, 1969, p. 41-83.

3. Par exemple le grand article de Marcel Mauss sur « Les techniques du corps », publié dans le *Journal de Psychologie*, XXXII, 1936, repris dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, 1950, 5^e éd. 1973, p. 363-386, ne semble pas avoir eu pendant longtemps de postérité. C'est dans un esprit un peu différent qu'historiens et anthropologues viennent d'étudier *Langages et images du corps* dans un récent numéro spécial d'*Ethnologie française*, 6, n° 3/4, 1976. Ce texte de Marcel Mauss est à l'origine du séminaire de l'École des Hautes Études en Sciences sociales où nous étudions, Jean-Claude Schmitt et moi-même, depuis 1975, les systèmes de gestes dans l'Occident médiéval.

4. Repris dans les *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel*, t. II, « Méthodologie de l'Histoire et des sciences humaines », Toulouse, 1972, p. 233-243 et, ici, p. 335-348.

l'anthropologie à une histoire universelle et immobile, je lui conseillerais de reprendre ses billes. Mais pour l'heure la fécondité d'une histoire située dans la longue durée me paraît loin d'être épuisée. D'ailleurs le folklore, quoique trop coupé de l'histoire, offre à l'historien des sociétés européennes qui veut recourir à l'anthropologie, un trésor de documents, de méthodes et de travaux qu'il ferait bien d'interroger avant de se tourner vers l'ethnologie extra-européenne. Folklore trop méprisé, ethnologie du pauvre, qui est pourtant une source essentielle pour l'anthropologie historique de nos sociétés dites « historiques ». Or la longue durée pertinente de notre histoire — pour nous en tant qu'hommes de métier et hommes vivant dans le flux de l'histoire — me paraît ce long Moyen Age qui a duré depuis le ⁱⁱ^e ou ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère pour mourir lentement sous les coups de la révolution industrielle — des révolutions industrielles — entre le ^{xix}^e siècle et nos jours. Ce long Moyen Age c'est l'histoire de la société préindustrielle. En amont c'est une autre histoire, en aval c'est une histoire — la contemporaine — à faire, ou mieux à inventer, quant aux méthodes. Ce long Moyen Age est pour moi le contraire du hiatus qu'ont vu les humanistes de la Renaissance et, sauf rares exceptions, les hommes des lumières. C'est le moment de la création de la société moderne, d'une civilisation moribonde ou morte sous ses formes paysannes traditionnelles, mais vivante par ce qu'elle a créé d'essentiel dans nos structures sociales et mentales. Elle a créé la ville, la nation, l'État, l'université, le moulin et la machine, l'heure et la montre, le livre, la fourchette, le linge, la personne, la conscience et finalement la révolution. Entre le néolithique et les révolutions industrielles et politiques des deux derniers siècles elle est — au moins pour les sociétés occidentales — non un creux ni un pont mais une grande poussée créatrice — coupée de crises, nuancée de décalages selon les régions, les catégories sociales, les secteurs d'activité, diversifiée dans ses processus.

Ne nous attardons pas aux jeux dérisoires d'une légende dorée du Moyen Age à substituer à la légende noire des siècles passés. Ce n'est pas cela un autre Moyen Age ⁵. Un autre Moyen Age c'est — dans l'effort de l'historien — un Moyen Age total qui s'élabore aussi bien à partir des sources

5. J'ai dit ailleurs pourquoi, m'efforçant d'être l'historien d'un autre Moyen Age, d'un Moyen Age des profondeurs, je n'adhérais ni à la légende noire traditionnelle, ni à la légende dorée que certains aujourd'hui voudraient lui substituer (J. Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1965, Introduction, p. 13-24).

littéraires, archéologiques, artistiques, juridiques qu'avec les seuls documents naguère concédés aux médiévistes « purs ». C'est un Moyen Age long, je le répète, dont tous les aspects se structurent en un système qui, pour l'essentiel, fonctionne du Bas-Empire romain à la révolution industrielle des XVIII^e-XIX^e siècles. C'est un Moyen Age profond que le recours aux méthodes ethnologiques permet d'atteindre dans ses habitudes journalières⁶, ses croyances, ses comportements, ses mentalités. C'est la période qui nous permet le mieux de nous saisir dans nos racines et nos ruptures, dans notre modernité effarée, dans notre besoin de comprendre le changement, la transformation qui est le fonds de l'histoire en tant que science et en tant qu'expérience vécue. C'est la distance de la mémoire constituante : le temps des grands-parents. Je crois que la maîtrise du passé que seul réalise l'historien de métier est aussi essentielle à nos contemporains que la maîtrise de la matière que leur offre le physicien ou la maîtrise de la vie que leur propose le biologiste. Et le Moyen Age — que je serai le dernier à détacher de la continuité historique où nous baignons et qu'il nous faut saisir dans sa longue durée qui n'implique pas la croyance à l'évolutionnisme — est ce passé primordial où notre identité collective, quête angoissée des sociétés actuelles, a acquis certaines caractéristiques essentielles.

J'étais parti — guidé par Charles-Edmond Perrin, maître rigoureux et libéral, grande figure d'une université qui n'existe plus guère — à la rencontre d'une histoire des idées assez traditionnelle. Mais ces idées déjà ne m'intéressaient qu'incarnées à travers des institutions et des hommes — au sein des sociétés où les unes et les autres fonctionnaient. Parmi les créations du Moyen Age il y avait les universités, les universitaires. On n'a pas assez mesuré, me semble-t-il, la nouveauté, dans les sociétés d'Occident, d'une activité, d'une promotion intellectuelle et sociale fondée sur un système jusqu'alors inconnu d'elles : l'examen qui se frayait

6. J'emprunte cette expression à Émile Souvestre qui, dans l'introduction de son recueil « Le Foyer breton » (1844), écrit en précurseur de l'ethnohistoire : « Si l'histoire est la révélation complète de l'existence d'un peuple, comment l'écrire sans connaître ce qu'il y a de plus caractéristique dans cette existence? Vous me montrez ce peuple dans sa vie officielle; mais qui me dira sa vie du foyer? Après avoir connu ses actes publics, qui sont toujours le fait d'un petit nombre, où pourrai-je apprendre ses habitudes journalières, ses inclinations, ses fantaisies, qui sont du domaine de tous? Ne voyez-vous pas que ces indications sur la vie intime d'une nation se trouvent principalement dans les traditions populaires? » (Nouvelle édition, Marabout, Bibliothèque Excentrique, Verviers, 1975, p. 10).

modestement un chemin entre le tirage au sort (dont avaient, dans des limites assez étroites, usé les démocraties grecques) et la naissance. Je m'aperçus bientôt que ces universitaires issus du mouvement urbain y posaient des problèmes comparables à ceux de leurs contemporains, les marchands. Les uns et les autres, aux yeux des traditionalistes, vendaient des biens qui n'appartenaient qu'à Dieu, la science dans un cas, le temps dans l'autre. « Vendeurs de mots. » Saint Bernard flagellait ainsi ces intellectuels nouveaux qu'il engageait à rallier la seule école valable pour un moine, l'école du cloître. L'universitaire, comme le marchand, ne pouvait, pour les clercs du XII^e et du XIII^e siècle, que difficilement plaire à Dieu et faire son salut. Pourtant, en étudiant une source alors peu exploitée, les *manuels de confesseurs*, qui se multipliaient au lendemain du IV^e concile du Latran, en 1215, une grande date de l'histoire médiévale car en rendant obligatoire pour chacun la confession auriculaire au moins une fois l'an le concile ouvrait un front pionnier en chaque chrétien, celui de l'examen de conscience⁷, je remarquais que l'universitaire comme le marchand était justifié par référence au *travail* qu'il accomplissait. La nouveauté des universitaires m'apparaissait en définitive comme celle de *travailleurs intellectuels*. Ainsi mon attention se trouvait portée vers deux notions dont je m'efforçais de suivre les avatars idéologiques au sein des conditions sociales concrètes où elles se développaient, celle de travail, celle de temps. Je conserve sur ces deux problèmes deux dossiers ouverts dont certains des articles rassemblés ici sont des morceaux et je continue à penser que les attitudes à l'égard du travail et du temps sont des aspects essentiels des structures et du fonctionnement des sociétés et que leur étude est un observatoire privilégié pour examiner l'histoire de ces sociétés.

Pour simplifier les choses, je dirai que pour le travail j'observais une évolution du travail-pénitence de la Bible et du haut Moyen Age vers un travail réhabilité, devenant finalement moyen de salut. Mais cette promotion, que les travailleurs monastiques des ordres nouveaux du XII^e siècle, les travailleurs urbains des villes de cette époque et finalement les travailleurs intellectuels des universités avaient provoquée et justifiée, produisait dialectiquement de nouveaux développements : la scission se faisait à partir du XIII^e siècle entre un travail manuel plus méprisé que jamais

7. L'importance de cette date n'a pas échappé à Michel Foucault. Cf. *Histoire de la sexualité*, 1, *La Volonté de savoir*, Paris, 1976, p. 78.

et le travail intellectuel (celui du marchand comme celui de l'universitaire) et la valorisation du travail en soumettant mieux le travailleur à l'exploitation qui était faite de son travail favorisait une aliénation accrue des travailleurs.

Quant au *temps*, je recherchais surtout qui (et comment), dans la société médiévale occidentale en mutation, en dominait les formes nouvelles. La maîtrise du temps, le pouvoir sur le temps me paraissent une pièce essentielle du fonctionnement des sociétés⁸. Je n'étais pas le premier — Yves Renouard entre autres avait écrit sur le temps des hommes d'affaires italiens des pages lumineuses — à m'intéresser à ce qu'on peut appeler en raccourci le *temps bourgeois*. J'essayai de relier au mouvement théologique et intellectuel les nouvelles formes d'appropriation du temps que manifestaient les horloges, la division du jour en vingt-quatre heures et bientôt — sous sa forme individualisée — la montre. Je retrouvais, au cœur de la « crise » du xiv^e siècle, étroitement liés le travail et le temps. Le temps du travail s'avérait un enjeu d'importance au sein de cette grande lutte des hommes, des catégories sociales autour des mesures — le sujet d'un grand et beau livre de Witold Kula⁹.

Cependant je m'intéressais toujours à ce que j'avais désormais tendance à appeler plutôt histoire de la culture qu'histoire des idées. J'avais entre-temps suivi à la VI^e Section de l'École pratique des Hautes Études les leçons de Maurice Lombard, un des plus grands historiens que j'aie connus, à qui je dois le principal choc scientifique et intellectuel de ma vie professionnelle. À Maurice Lombard je dois non seulement la révélation et le goût des grands espaces de civilisation (et donc de ne pas séparer l'espace et le temps, les grands horizons et la longue durée), le nécessaire regard du médiéviste occidental (même s'il se cantonne prudemment dans son espace, la spécialisation demeurant toujours requise) vers l'Orient fournisseur de marchandises, de techniques, de mythes et de rêves, mais aussi l'exigence d'une histoire

8. Georges Dumézil, grand éveilléur d'idées, à l'œuvre de qui les médiévistes se nourrissent de plus en plus, a écrit : « Réservoir des événements, lieu des puissances et actions durables, lieu des occasions mystiques, le temps-cadre prend un intérêt particulier pour quiconque, dieu, héros, ou chef, veut triompher, régner fonder : celui-là, quel qu'il soit, doit essayer de s'approprier le temps au même titre que l'espace » (« Temps et Mythes », *Recherches Philosophiques*, V, 1935-1936).

Cf. mon article *calendario* à paraître dans l'Enciclopedia Einaudi, Turin, 1977.

9. W. Kula, *Miary i ludzie* (Les mesures et les hommes), Varsovie, 1970, dont une traduction française doit paraître prochainement dans la « Bibliothèque des Histoires ».

totale où la civilisation matérielle et la culture s'interpénètrent, au sein de l'analyse socio-économique des sociétés. Je ressentais la grossièreté et l'inadéquation d'une problématique marxiste vulgaire de l'infrastructure et de la superstructure. Sans méconnaître l'importance de la théorie dans les sciences sociales et en particulier en histoire (trop souvent l'historien, par mépris de la théorie, est le jouet inconscient de théories implicites et simplistes), je ne me lançai pas dans une recherche théorique pour laquelle je ne me sens pas de dons et où je crains de me laisser entraîner dans ce que je crois, avec et après beaucoup d'historiens, la pire ennemie de l'histoire, la philosophie de l'Histoire. J'ai abordé certains aspects de l'histoire des mentalités car, face à ce concept à la mode et comportant donc toute la positivité mais aussi tous les risques de la mode, j'ai essayé de montrer l'intérêt d'une notion qui fait bouger l'histoire mais aussi les ambiguïtés d'un concept vague — par là même à la fois fécond parce que négligeant les barrières et dangereux parce que glissant trop facilement au pseudo-scientifique.

Un fil conducteur dans cette quête de l'histoire culturelle, un outil d'analyse et d'investigation était nécessaire. Je rencontrai l'opposition entre culture savante et culture populaire. Son usage ne va pas sans difficultés. Culture savante n'est pas aussi simple à définir qu'on le croit et culture populaire participe de l'ambiguïté de cette dangereuse épithète « populaire ». Je fais miennes les récentes remarques pertinentes de Carlo Ginzburg¹⁰. Mais, en disant avec précaution de quels documents on se sert et ce que l'on range sous ces notions, je crois à l'efficacité de cet outil.

Toute une série de phénomènes viennent se ranger sous cette étiquette, le grand dialogue de l'écrit et de l'oral se dessine, cette grande absente de l'histoire que font les historiens, la parole, se laisse capter au moins en tant qu'écho, rumeur ou murmure, le conflit des catégories sociales se révèle dans le champ de la culture en même temps que toute la complexité des emprunts, des échanges force à sophistiquer l'analyse des structures et des conflits. Je me suis donc, à travers les textes savants, les seuls que je sache un peu lire aujourd'hui, lancé à la découverte du folklore historique. En allant du côté des contes et des rêves, je n'ai abandonné ni le travail ni le temps. Pour essayer de comprendre comment fonctionne une société et — tâche toujours constituante de

10. C. Ginzburg. *Il formaggio e i vermi*, Turin, 1976, p. XII-XV.

Cf. aussi J.-Cl. Schmitt : « Religion populaire et culture folklorique », in *Annales E.S.C.*, 1976, p. 941-953.

l'historien — comment elle change et se transforme, regarder du côté de l'imaginaire est nécessaire.

Je voudrais maintenant avancer dans des tâches plus ambitieuses dont les articles présentés ici ne sont que des jalons. Contribuer à la constitution d'une anthropologie historique de l'Occident préindustriel. Apporter quelques éléments solides à une étude de l'imaginaire médiéval. Et ce faisant, préciser, à partir de ma formation et de mon expérience de médiéviste, les méthodes d'une érudition nouvelle, adaptée aux nouveaux objets de l'histoire, fidèle à cette double nature de l'histoire, de l'histoire médiévale en particulier, la rigueur et l'imagination. Une érudition qui définisse les méthodes de critique d'une nouvelle conception du document, celle du document-monument¹¹, qui jette les bases d'une nouvelle science chronologique — qui ne soit plus seulement linéaire —, qui dégage les conditions scientifiques d'un comparatisme légitime, c'est-à-dire qui ne compare pas n'importe quoi avec n'importe quoi n'importe quand et n'importe où.

J'aimerais terminer par un mot de Rimbaud, non pour opposer, avec trop d'intellectuels, après trop d'intellectuels du Moyen Age, travail manuel et travail intellectuel, mais au contraire pour les unir au sein de la solidarité de tous les travailleurs : « La main à plume vaut la main à charrue. »

J. L. G.

NOTA

Dans la version d'origine des études rassemblées ici, la plupart des citations ont été données dans la langue originelle, c'est-à-dire essentiellement le latin. Pour la commodité du lecteur, ces citations ont été ici traduites en français dans le texte. Mais le latin a été conservé dans les notes qui ne sont pas indispensables pour la compréhension du texte.

11. Nous avons récemment abordé ce problème, Pierre Toubert et moi-même, dans une communication au 100^e Congrès des Sociétés savantes (Paris, 1975) : « Une histoire totale du Moyen Age est-elle possible? » in *Actes du 100^e Congrès National des Sociétés Savantes t I, Tendances, Perspectives et Méthodes de l'Histoire Médiévale*, Paris, 1977, p. 31-44.

PROVENANCE DES TEXTES

- Les Moyen Age de Michelet* (in Michelet, *Œuvres complètes*, éd. P. Viallaneix, I, IV, Histoire de France, I, Paris, 1974, p. 45-63).
- Au Moyen Age: Temps de l'Église et temps du marchand* (in *Annales E.S.C.*, 1960, 417-433).
- Le temps du travail dans la « crise » du XIV^e siècle: du temps médiéval au temps moderne* (in *Le Moyen Age*, LXIX, 1963, 597-613).
- Note sur société tripartite, idéologie monarchique et renouveau économique dans la chrétienté du IX^e au XII^e siècle* (in *L'Europe aux IX^e-XI^e s.*, éd. T. Manteuffel et A. Gieysztor, Varsovie, 1968, 63-72).
- Métiers licites et métiers illicites dans l'Occident médiéval* (in *Études historiques. Annales de l'École des Hautes Études de Gand*, V, 41-57).
- Travail, techniques et artisans dans les systèmes de valeur du haut Moyen Age (V^e-X^e siècle)* (in *Artigianato e Tecnica nella società dell'alto Medioevo occidentale*, Settimane di studio del Centro italiano di studi sull'alto medioevo, XVIII, Spolète, 1971, 239-266).
- Les paysans et le monde rural dans la littérature du haut Moyen Age* (in *L'agricoltura e il mondo rurale nell' alto medioevo*, Settimane... XIII, 1966, 723-741).
- Dépenses universitaires à Padoue au XV^e siècle* (in *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire* publiés par l'École française de Rome, 1956, 377-395).
- Métier et profession d'après les manuels de confesseurs du Moyen Age* (in *Miscellanea Mediaevalia*, Vol. III, Beiträge zum Berufsbewusstsein des mittelalterlichen Menschen, Berlin, 1964, 44-60).
- Quelle conscience l'Université médiévale a-t-elle eue d'elle-même?* (*Ibid.*, 15-29).
- Les Universités et les Pouvoirs publics au Moyen Age et à la Renaissance* (in *XII^e Congrès international des Sciences Historiques*, Vienne, 1965. Rapports III; Commissions, 189-206).
- Culture cléricale et traditions folkloriques dans la civilisation mérovingienne* (in *Annales E.S.C.*, 1967, 780-791).
- Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Age: saint Marcel de Paris et le Dragon* (in *Ricerche storica ed economica in memoria di Corrado Barbagallo*, éd. L. De Rosa, Naples, ESI, 1970, t. II, 51-90).
- L'Occident médiéval et l'Océan Indien: un horizon onirique* (in *Mediterraneo e Oceano Indiano*, Atti del VI Colloquio Internazionale di Storia Marittima, Florence, Olschki, 1970, 243-263).
- Les rêves dans la culture et la psychologie collective de l'Occident médiéval* (in *Scolies*, I, 1971, 123-130).
- Mélusine maternelle et défricheuse* (in *Annales E.S.C.*, 1971, 587-603).
- L'historien et l'homme quotidien* (in *Mélanges en l'honneur de Fernand Braudel II. Méthodologie de l'Histoire et des Sciences Humaines*, Toulouse, 1972, p. 233-243).
- Le rituel symbolique de la vassalité* (in *Simboli e Simbologia nell' Alto Medioevo*, Settimane di studio del Centro italiano di studi sull' alto Medioevo, XXIII, Spolète, 1976, p. 679-788).

I

TEMPS ET TRAVAIL

Les Moyen Age de Michelet

Après de beaucoup de médiévistes, Michelet n'a pas bonne presse aujourd'hui. Son *Moyen Age* apparaît comme la partie la plus démodée de l'*Histoire de France*. Par rapport à l'évolution de la science historique, d'abord. Malgré les Pirenne, les Huizinga, les Marc Bloch et ceux qui, après eux, ouvrent le Moyen Age à l'histoire des mentalités, à l'histoire des profondeurs, à l'histoire totale, le Moyen Age demeure la période de l'histoire la plus marquée par l'érudition du xix^e siècle (de l'École des chartes aux *Monumenta Germaniae Historica*) et par l'école positiviste du tournant du xix^e au xx^e siècle. Qu'on lise les volumes irremplacés de l'*Histoire de France* de Lavisse consacrés au Moyen Age. Que Michelet est loin ! Le Moyen Age de Michelet appartient, en apparence, à son côté le plus littéraire et le moins « scientifique ». C'est là que le romantisme pourrait avoir exercé le plus de ravages. Michelet médiéviste ne semble guère plus sérieux que le Victor Hugo de *Notre-Dame de Paris* ou de *La Légende des siècles*. Ils sont moyenâgeux.

Le Moyen Age est devenu et reste la citadelle de l'érudition. Or les rapports de Michelet avec l'érudition sont ambigus. Certes Michelet, ce grand appétit, ce dévoreur d'histoire, a manifesté une faim insatiable du document. Il a été, avec passion, et l'a rappelé sans cesse, un homme d'archives, un travailleur des Archives. Dans la *Préface* de 1869, il a souligné qu'une des nouveautés de son œuvre était son assise documentaire : « Jusqu'en 1830 (même jusqu'en 1836), aucun des historiens remarquables de cette époque n'avait senti encore le besoin de chercher les faits hors des livres imprimés, aux sources primitives, la plupart inédites alors, aux manuscrits de nos bibliothèques, aux documents de nos archives. » Et il

insiste : « Aucun historien que je sache, avant mon troisième volume (chose facile à vérifier), n'avait fait usage des pièces inédites... c'est la première fois que l'histoire eut une base si sérieuse (1837). » Mais le document et plus particulièrement le document d'archives n'est, pour Michelet, qu'un tremplin pour l'imagination, le déclic de la vision. Les pages célèbres sur les Archives nationales témoignent de ce rôle de stimulant poétique du document qui commence, avant même que le texte ne soit lu, par l'action créatrice de l'espace sacré du dépôt d'archives. Un pouvoir d'atmosphère s'exerce sur l'historien. Ces grands cimetières de l'histoire sont aussi, sont d'abord les lieux de la résurrection du passé. La célébrité de ces pages a pu en atténuer le pouvoir. Elles jaillissent pourtant de quelque chose de beaucoup plus profond en Michelet qu'un don littéraire d'évocation. Michelet est un nécromant : « J'aimais la mort... » Mais il parcourt les nécropoles du passé comme les allées du Père-Lachaise, pour arracher, au propre et non au figuré, les morts à leur ensevelissement, pour « réveiller », faire « revivre ». Le Moyen Age, qui a prolongé jusqu'à nous sur les fresques, aux tympans des églises, l'appel des trompettes du Jugement, qui sont d'abord celles du réveil, a trouvé en Michelet celui qui sut le mieux les faire sonner : « Dans les galeries solitaires des Archives où j'errai vingt années dans ce profond silence, des murmures cependant venaient à mon oreille... » Et dans la longue notice qui clôt le deuxième volume de *l'Histoire de France* : « J'ai tiré ce volume, en grande partie, des Archives nationales. Je ne tardai pas à m'apercevoir dans le silence apparent de ces galeries, qu'il y avait un mouvement, un murmure qui n'était pas de la mort... Tous vivaient et parlaient... Et, à mesure que je soufflais sur leur poussière, je les voyais se soulever. Ils tiraient du sépulcre qui la main, qui la tête, comme dans le *Jugement dernier* de Michel-Ange, ou dans la *Danse des morts*... » Oui, Michelet est beaucoup mieux qu'un nécromant ; il est, selon le beau néologisme qu'il a inventé pour lui-même et qu'on n'a pas osé garder après lui, un « ressusciteur ¹ ».

Michelet a été un archiviste consciencieux, passionné par son métier. Ses successeurs d'aujourd'hui le savent et peuvent le prouver en montrant les traces de son labeur. Il a enrichi son *Histoire de France* et, singulièrement, son Moyen Age de *notes* et de *pièces justificatives* qui témoignent de son attache-

1. « Et il y eut alors un étrange dialogue entre lui et moi, entre moi, son ressusciteur, et le vieux temps remis debout. » C'est du Moyen Age que parle Michelet dans le grand texte inédit publié par Paul Viallaneix (*L'Arc*, n° 52, *Michelet*, 1973, p. 9).

JACQUES LE GOFF

Pour un autre Moyen Âge

Temps, travail et culture en Occident

Un autre Moyen Age, c'est d'abord celui qui, sans anachronisme, nous restitue quelques clés de nos origines : aux réalités dont s'est enrichie notre mythologie – la faim, la forêt, l'errance, la pauvreté, la mendicité, la lèpre, la peste, le péché, la domination des puissants et des riches sur les faibles et les pauvres –, il allie ces créations dont nous vivons toujours : la cité, la nation, l'État, l'université, le moulin, la machine, l'heure et l'horloge, le livre, la fourchette, le linge, la personne, la conscience et finalement la révolution.

Un autre Moyen Age, c'est ensuite et surtout le champ privilégié des expériences de l'histoire nouvelle : histoire du quotidien, du temps long, histoire des profondeurs et de l'imaginaire. Un Moyen Age où les hommes vivent dans les temps divers qui rythment leur existence : temps de l'Eglise, temps du marchand, temps du travail. Un Moyen Age où les hommes travaillent dans des conditions économiques et technologiques qui leur apprennent à maîtriser lentement la nature tout en approfondissant le fossé entre travail manuel et intellectuel. Un Moyen Age où la culture évolue entre les raffinements scolastiques des universités, pépinières d'une nouvelle élite, et les rapports complexes entre la culture savante de la caste ecclésiastique et la culture populaire contre laquelle les clercs mènent une lutte multiforme.

Ce trajet à travers ces trois domaines essentiels de l'histoire, le temps, le travail, la culture, conduit Jacques Le Goff, un des maîtres de l'histoire nouvelle, au seuil d'une enquête où s'allient l'histoire et l'ethnologie, où le Moyen Age devient le foyer d'une anthropologie historique de l'Occident.

Miniature extraite de *Traité sur la morale ecclésiastique*,
fin du xv^e siècle. Archives de Torre de Tombo, Lisbonne.
Photo © G. Dagli Orti.



91-IV A72256 ISBN 2-07-072256-2
Extrait de la publication